

## Il ne faut pas tuer l'espérance

par CLAUDE MAURIAC

Michel Foucault fixe une date à partir de laquelle l'espérance a basculé, où la question n'a plus été de savoir comment on pouvait sauver, à l'intérieur du marxisme, certaines valeurs traditionnelles, mais, bien au contraire, comment il demeurerait possible, sachant ce que l'on savait, de rester marxiste. Il choisit 1956, année où les chars soviétiques imposèrent à la Hongrie l'ordre « socialiste ».

André Glucksmann évoque l'intolérable Goulag que l'on tolère pourtant. Prophète dans ce qui fut si longtemps un désert, mais qui se peuple chaque jour davantage à son appel, désert sonorisé où sa voix retentit, où son image apparaît partout au même moment, il dit, il crie qu'il n'est plus permis d'ignorer, depuis Soljenitsyne, l'abominable réalité des camps (1).

Depuis Soljenitsyne seulement ? Seulement depuis 1956, vraiment ? Chacun choisit sa date. Mais, dans le temps étale de la fascination et de la répulsion communistes, il n'y a de chronologie que personnelle. C'est en 1949 que David Rousset pousse son cri d'épouvante et d'alarme. En janvier 1950 que Jean-Paul Sartre et Maurice Merleau-Ponty écrivent dans les *Temps modernes* :

— Il est donc établi que les citoyens soviétiques peuvent être déportés en cours d'enquête, sans jugement et sans limite de temps...

— Il est en outre établi que l'appareil répressif tend à constituer en U.R.S.S. un pouvoir distinct...

— Il est, troisièmement, établi que la bonne marche du travail correctif est assurée par une délégation de pouvoir aux détenus de droit commun, selon une méthode qui a fait ses preuves...

— Enfin, puisque les publications officielles font état de 127 000 détenus libérés par décision du gouvernement après l'achèvement du canal de la Baltique à la mer Blanche et du canal de Moscou à la Volga, il est probable, compte tenu du volume de ces chantiers dans l'ensemble de l'appareil, que le nombre total des détenus se chiffre par millions : les uns disent 10 millions, d'autre 15...

Ils ajoutaient, il est vrai, que « à mesure que géographiquement et politiquement nous nous éloignons de l'U.R.S.S. nous trouvons des communistes qui sont toujours davantage comme nous, et un mouvement communiste qui est sain ». Pour conclure : « Nous avons les mêmes valeurs qu'un communiste. Valeurs dont on peut penser que le communisme d'aujourd'hui les compromet. Encore est-il quelles sont nôtres, et qu'au contraire nous n'avons rien de commun avec bon nombre d'adversaires du communisme. »

Les temps n'étaient pas venus pour eux, qui vinrent pour d'autres en 1956 ; pour moi en 1938 lorsque André Gide, retour d'U.R.S.S., me confirma de vive voix ce qu'il y avait appris.

André Malraux me disait, le 19 mars 1946 : « Il importe de ne pas être avec le prolétariat si le prolétariat se trompe. Si je sais très bien où se trouve le parti du prolétariat, en U.R.S.S. et pas ailleurs, je sais aussi que ce n'est pas en U.R.S.S. que l'on trouve les valeurs qui donnent au prolétariat sa signification. » (19 mars 1946.)

C'est ce que nous répétons, aujourd'hui, André Glucksmann et ses amis. Mais pourquoi ne le disent-ils qu'aujourd'hui ? Et pourquoi est-ce aujourd'hui qu'ils le disent ? Tout se passe comme s'il avait fallu être, de très longues années, fasciné par le communisme, fût-il stalinien, pour avoir le droit de le dénoncer maintenant. Comme si un long aveuglement, un long silence,

donnaient à ceux enfin délivrés de leurs bandeaux et débâillonnés le droit de décider seuls du bon chemin, désormais.

Un chemin subtilement détourné au moment même où il nous approchait d'une étape longtemps espérée. Ils allaient, nous allions vers la gauche du même élan et du même cœur. C'était la seule direction permise, possible. Et ceux qui, autrefois, faisaient quelques observations sur ce qui se passait, non pas à gauche mais à l'Est, étaient non seulement sifflés à droite, mais traités de fascistes. Il y eut des hommes, alors, d'honnêtes hommes de gauche, pour refuser la main à des amis d'André Malraux et de David Rousset. Nous ne disions pourtant pas autre chose que ce qu'André Glucksmann et ses amis disent aujourd'hui.

(Lire la suite page 7.)

(Suite de la première page.)

Ces hommes sont des philosophes, des écrivains que j'admire. Ils sont même, pour la plupart, mes amis. Je connais leur intelligence, leur rigueur, leur noblesse. En les lisant, ici et là, en les rencontrant, en les écoutant surtout, si souvent, trop souvent, à la radio, à la télévision, j'ai d'abord eu l'impression d'un éveil, d'un réveil salutaires. Il fallait que ces choses-là soient rappelées, que je me reprochais, après les avoir dénoncées il y a si longtemps, d'avoir un peu oubliées, en effet.

Mais ils y mettaient une telle insistance, ils trouvaient tant de tribunes, un tel écho était fait à leurs déclarations, à leurs exhortations, que je me posais soudain, et je n'étais pas le seul, des questions. Que je me demandais si ce n'était pas eux que le sommeil avait gagné. Tout se passait comme si, par leur entremise, une hypnose collective s'étendait à la France tout entière. La France de 1977. Celle de l'année d'avant les élections.

Car ce n'est point par hasard, bien qu'ils n'en aient sans doute pas conscience, si ce qu'ils croient devoir exprimer, expliquer, dire, crier, ici et maintenant, sans attendre un jour de plus, est ainsi diffusé et répercuté. Du temps que, dans l'ombre de Charles de Gaulle, nous dénoncions le stalinisme, quel bonheur eût été le nôtre si les grands esprits de ce temps-là avaient écouté et suivi David Rousset, comme aujourd'hui ils écoutent et suivent André Glucksmann.

Et, certes, la réalité des camps n'est pas devenue plus tolérable. C'est son utilisation seulement qu'il nous faut contester. Et cette logique insidieuse, pernicieuse, qui en infère abusivement du Goulag au marxisme, du marxisme au communisme, du communisme au programme commun et du programme commun au Goulag. La boucle est bouclée, le tour joué.

Si bien que c'est contre le grand espoir, la belle espérance d'une partie, peut-être majoritaire, du peuple français, qu'est utilisée injustement cette juste croisade. Et que d'innombrables électeurs ne savent plus soudain quoi penser ni pour qui voter.

Que ne pouvons-nous entendre à la radio et à la télévision des militants de même intelligence, de même compétence, de même qualité qu'André Glucksmann et ses amis ! Et qui nous expliqueraient, avec la même force persuasive, pourquoi ils conseillent, eux, de voter pour le programme commun en 1978.

Il est trop facile, au nom d'une perfection qui n'est pas de ce monde, d'un absolu qui n'existe que dans notre nostalgie, de récuser ce que certains essayent de faire tant bien que mal avec les moyens dont ils disposent, dans des conditions politiques et économiques données et dans l'attente d'un succès relatif, certes, mais appréciable.

Il ne faut pas tuer l'espérance.

CLAUDE MAURIAC.

(1) Voir dans le Monde du 6 juillet le compte rendu de l'émission « La part de vérité », diffusée lundi 4 par TF1.